

serole en fer battu, et quand cette cire est fondue, on y ajoute environ le sixième de son poids, ou, si l'on veut, 80 grammes par livre de cire, de belle térébenthine de Venise, bien blanche, et l'on continue de remuer jusqu'à mélange homogène. Alors on retire du feu, et, tandis que cette composition est chaude, on y passe vite la gravure que l'on veut rendre diaphane. Ensuite, comme la cire peut ne pas rester égale partout, et qu'il faut arriver à la rendre aussi mince que possible, ce que l'on obtient facilement en interposant l'objet entre deux feuilles de papier collé, plaçant ceci sur une table recouverte d'un linge comme pour repasser; et, en effet, avec un fer bien chaud, on repasse sur le dit papier collé, de manière à ce que la cire s'étende également partout, et qu'une partie du superflu passe dans le papier contenant le sujet; alors la diaphanéité est déjà plus égale; mais comme la couche de cire restante peut être encore trop épaisse, on repasse plusieurs fois, en se servant de nouveau papier à chaque fois et jusqu'à ce que la gravure n'ait plus que l'apparence d'une vitre.

Mademoiselle Julie F. Hull.—Je ne connais rien de plus joli et d'aussi peu coûteux en fait de guirlandes pour décoration d'autel ou d'appartement que la *mousse fleurie*, dont la fabrication est simple, amusante et à la portée de tous; en voici les détails :

Dans une cassolette, sur une lampe à esprit-de-vin, on fait fondre de la belle cire blanche; quand la cire est fondue, on la retire du feu, et aussitôt on la colore en y ajoutant de la couleur réduite en poudre fine autant qu'il en faut pour la nuance que l'on désire obtenir, en remuant bien, jusqu'à refroidissement.

Les couleurs à mélanger à la cire sont le vermillon, le carmin, le bleu d'outre-mer, dit bleu de Guinée, de qualité supérieure, le jaune de chrome, le violet de cochenille, le vert anglais, le chrome orange; toutes les couleurs en poudre, bien entendu. Le mélange de couleur et de cire donnant la nuance désirée, lorsque l'on veut opérer on chauffe jusqu'à ce que la cire soit fondue de nouveau, et, après avoir retiré du feu, on prend sa mousse brin à brin, on en trempe l'extrémité dans la cire, d'où on la retire de suite, la tenant à la main le temps de laisser solidifier la cire attachée à ce brin. Quand cette première couche de cire s'est refroidie sur ce brin, on retrempe de nouveau, mais vite, pour que la deuxième couche chaude ne fasse pas fondre la première, et, comme auparavant, on laisse la goutte se solidifier, opération qui enfin fournit à l'extrémité du brin de mousse une boulette ou perle de cire de couleur, grosse à peu près comme une tête d'épingle plus ou moins grosse, suivant le temps employé et selon que l'on a trempé plus ou moins avant dans la cire.

Avec un peu de patience, au moyen d'un pinceau fin, on peut panacher ces boulettes et même les dorer, en y appliquant, lorsqu'elles sont encore chaudes, des feuilles d'or ou d'argent faux. P.

LOGOGRIPIE

J'habite le palais des princes de la terre,
Et je prononce entre eux la paix comme la guerre,
Je suis utile à tous; mais, entres autres, de moi
Le beau sexe, dit-on fait un très grand emploi.

Ami lecteur, si tu me décomposes,
Dans mes six pieds tu trouveras sept choses;
Ce qui te garde en tous temps, en tous lieux,
Ce que tu prends quand tu veux sauter mieux;
Ce que tu fus quand tu parus au monde;
Ce que tu vois quand le tonnerre gronde;
Ce qui la nuit peut éclairer tes pas;
Ce que souvent tu grattes quand tu pas.

Si dans ces six branches décrites,
Lecteur, tu ne me trouve pas,
Le septième sera le nom que tu mérites.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

VIII

L'AVEU.

(Suite.)

Cependant il comprenait qu'une explication immédiate et sans équivoque avec Diégo était nécessaire. Sans cela, les mauvaises langues et la calomnie n'auraient pas tardé à trouver un aliment pour s'exercer aux dépens du fils de l'alcade et de la nièce du curé.

Aussi répondit-il, sans paraître s'émouvoir :
—Entrons d'abord, mon enfant. Nous parlerons de cela plus tard. Aie confiance en Dieu. Il nous dictera notre conduite.

Ces paroles ne s'adressaient qu'à Marie. Pourtant le curé entendit pousser derrière lui un profond soupir. Il détourna la tête et aperçut le sacristain qui le regardait, le visage bouleversé. Il allait l'interroger, quand la voix du sergent donna tout à coup une autre direction à ses pensées.

Robreno avait suivi le prêtre. Au moment où l'abbé Juan ouvrait la porte du presbytère, le sergent le retint :

—Pardon, monsieur le curé, dit-il en répétant le salut militaire, voici, je crois, qui vous concerne.

L'abbé prit le billet de logement que lui tendait le soldat et le lut d'un coup d'œil.

—Ah! dit-il avec un mouvement d'étonnement et de joie, vous êtes mon hôte.

—Il paraît, monsieur l'abbé.

—A merveille. Nous allons vous montrer la chambre d'amis. En attendant, disposez à votre gré de ce modeste foyer. Mais vous êtes seul, et le billet porte : le chef de la troupe et une recrue.

Le sergent désigna Diégo de la main.

—Lui! s'écrièrent en même temps l'abbé, sa nièce et le sacristain.

Robreno fit un signe affirmatif.

Il y eut un moment de silence. L'abbé rêchissait.

—Roch, dit-il enfin, cette nuit Diégo couchera dans l'église.

Puis se tournant vers le sergent :

—Vous ne refuserez point de partager notre humble repas? demanda-t-il.

Le sergent se confondit en remerciements.

—Nous dinons à midi. Avant de nous mettre à table, cette cloche avertit le village que chacun a le droit de venir réclamer sa part des mets que Dieu nous envoie.

Et le curé montra la grosse cloche que l'on connaît.

—A midi, heure militaire, repartit Robreno. Il est dix heures. J'ai le temps de faire le tour du village, de m'assurer si chacun de mes hommes est casé, en sorte que, vous laissant seuls pour le moment, attendu que... vous m'excuserez... et cætera...

Et pivotant sur ses talons, le sergent sortit en marquant le pas.

—Et cætera! répéta le prêtre machinalement.

Il a raison. C'est la fin de toutes les explications, quand on veut s'en aller.

Sans y prendre garde, l'abbé avait élevé la voix à un diapason inusité. Il était évident qu'il était sous le coup d'une vive surexcitation.

—Est-ce pour cela que je l'avais prise dans les bras glacés de sa mère? Ne pouvais-je donc compter sur une absolue confiance? Pourquoi ne pas m'avoir dit depuis longtemps ce que le hasard l'oblige à me découvrir? Mais non... rien... rien... rien... Et je me demandais la cause de ces pleurs cachés, de cette tristesse inexplicable!

L'abbé Juan allait s'égarant dans son monologue, quand il sentit deux bras s'appuyer sur son épaule. Il se retourna, brusquement arraché à ses rêveries. Il vit devant lui Marie, les yeux baignés de larmes, le regard suppliant.

—Allons! allons! dit-il en cherchant vainement à prendre un air fâché, tout en attirant à lui la jeune fille... J'ai tout oublié, tout, m'entends-tu? Ce qui est fait est fait, et peut-être bien fait. Ne nous occupons plus du passé, auquel il n'y a rien à changer. Songeons au présent, et surtout à l'avenir. Assieds-toi là, Marie, et toi aussi, mon fils.

En même temps il fit signe à Diégo de prendre un siège. Le jeune homme s'était rapproché du prêtre.

Roch, debout à quelque distance, surveillait cette scène, muet et interdit.

—Oui, mon oncle, dit Marie touchée de la tendresse du vieillard, j'ai mal agi envers vous, j'aurais dû...

—N'ai-je point encore ce matin prêché le pardon des offenses? interrompit l'abbé. Je le répète, ne parlons plus du passé.

—Le présent, l'avenir, répondit Diégo, sont pour nous, pour notre amour, pleins de menaces et d'incertitude.

—Dieu veillera sur vous, mes enfants, si vous vous rendez dignes de sa miséricorde, dit le prêtre. Mais, avant tout, répondez-moi sincèrement: avez-vous, l'un pour l'autre, interrogé votre conscience et votre cœur? Vous me dites que vous vous aimez et vous ne me l'auriez point dit que j'aurais fini, tôt ou tard, par m'en apercevoir. Diégo, le jour où Marie vous aura pris pour époux, elle sera la femme dévouée qui selon la parole de l'Évangile, quitte son père et sa mère pour suivre celui à qui Dieu l'a unie. Mais toi, Diégo, seras-tu pour elle l'homme courageux qui protège sa compagne, l'homme sincère qui lui consacre son existence, l'homme bon et fort qui lui aplanit le chemin de la vie?

Diégo s'était redressé. Il étendit solennellement la main et s'écria avec exaltation :

—Je le jure! Depuis que je suis au monde, je n'ai donné mon cœur qu'à deux femmes: à ma mère, à Marie. Ma mère morte, il ne me restait plus qu'une seule espérance: vivre pour Marie. Mais, hélas! la vie qui m'est réservée désormais est comme un chemin où l'on marche dans les ténèbres et où l'on se heurte partout aux obstacles les plus insurmontables.

—Ne désespère point mon fils, dit l'abbé avec douceur. Aie foi en Dieu. Je te le dis à toi comme je l'ai dit à Marie, Dieu te dictera ta conduite.

Et se levant pour prendre un livre qui se trouvait parmi d'autres sur le bureau, il feuilleta quelques moments le volume, puis le remit au jeune homme :

—Ce livre, dit-il, calmera les orages de ton cœur, la fièvre de ton esprit. C'est le pain des âmes. Chacune de ses pages renferme les paroles de la divine consolation. Médite ces paroles, graves-les dans ta mémoire, prends-les pour guide de chacun de tes actes; elles te don-